

GEORGES PERROS

PAPIERS collés I

PAPIERS

PAPIERS collés III

GALLIMARD

SOMMAIRE

Lorand GASPAR	Georges et le dragon	18
William CLIFF Jean ROUDAUT	Rencontre avec Georges Perros	28
Georges PERROS	Georges Perros : la vie quotidienne	41
Georges PERROS	Lettres à un ami (présentées par Michel Butor)	50
Moncef GHACHEM	Lettres à L.G.	52
Jean-Marie GIBBAL	Compagnon de Georges Perros	53
Jacqueline DAOUD	Le temps s'est écroulé	55
Jean GROSJEAN	Georges Perros Le paralytique	56
Jean-Michel FRANK	Poèmes	59
Roger JUDRIN	l'Ambre et la Paille	61
Mohamed KHAIR-EDDINE	Poèmes	63
Jude STEFAN	Suite brève NO 4 : puff	70
Hamid TIBOUCHI	Poèmes	73
Pierre OSTER-SOUSSOUEV	Fragments du trente-et-unième poème	79
Jacques BOREL	Le rêve des vautours	81
Kenneth WRITE	Ode fragmentée à la Bretagne blanche	87
James SACRE Mohamed	Jardin comme (comme un poème)	90
Ridha KEFI	De l'écriture comme transgression	93
Richard VERNIER Serge	Poèmes	105
MEITINGER Paul	Sur les ruines du temps	110
VALET Yves	Mémoire seconde	112
THORAVAL	Note de lecture	113
		114

COMPAGNON DE GEORGES PERROS

«Une absence de voix pour crier»
Antonin Artaud

«Que peut faire en ce monde un homme lucide
Portant en lui une exigence sans égards» Georges
Bataille

23 Juin 1971. Tunis. Le soir. Cave de la maison de la culture Ibn-Rachiq. Voix paysanne d'où s'éveillent les serpents. Voix qui ancre, brandit ses mains mauves et nues, déterre son ventre et sa magie, devance le corps solitaire de la nuit. Les rêves refont le village, reçoivent toutes les fièvres des terres incultes, ouvrent à l'excès du désir... Et du pays pillé, crachoté des rideaux de l'air, des rideaux de fer, les rues sont gémissantes, les jeunes mutilés, les femmes amères... En veilleuse de lunes et d'émeutes noires, la chanson de Renée Brianti, noyant des tremblements de juges et des boulangeries en ruines, renflait les vivants et les vents. Georges Perros présent (amené par Lorand Gaspar), s'empressa de prendre l'heure aux spectres. C'était pour inventer la rencontre et nous délier. Il parla contre l'envoûtement des bien-portants, le langage des spoliés, des enfermés, des «malades», continuant la parole sans concession d'Hölderlin, d'Artaud, de Trakl. «La poésie, pour moi, c'est le temps durant lequel un homme oublie qu'il va mourir. Une absence de temps, si vous voulez.» Je fus bouleversé par Perros, poète courageux et exigeant. Perros : ce naufrageur du cœur vacant de l'écriture qui est exil, qui rend désert. Perros : encailleleur des tours d'ivoire, traqueur du quotidien médiocre dans sa soumission à l'immonde jeu de figuration, creuseur de «l'impossible à vivre», du vide à vivre dans l'horrible peau de la peur qui précède, malaxe, inverse... Travailleur lucide et voué à l'Ordinaire..J'aimai Perros. «Qui m'aime signe l'échec», dit-il.

Plus tard, sur une marche d'un café, à Sidi-Bou-Said, il me confia «Une vie Ordinaire» . Je suis resté la nuit entière dans ce livre. Jamais poète ne me parut aussi tendre et simple que Georges Perros. Sa poésie refuse la dévitalisation de la vie, la réduction de l'espace et fait éclater les structures fallacieuses, les morales oppressives, le langage mensonger et simplificateur. Investie dans la médiocrité des choses, la poésie de Perros vient nue d'une lumière du présent et nous soutient si fort pour qu'en nous la métamorphose de l'horreur, la quête du lieu et de son utopie s'abolissent. Une poésie qui est à perte de frontières, de flux et de formes,

où le monde et ses puanteurs surabondantes sont continuellement bousculés.. Dans ma mémoire la poésie de Perros est toujours fraîche et intacte. Elle me remue. Elle m'ouvre des chemins de courage et de clarté. Elle me nourrit :

*«J'avance en âge mais vraiment je
recule en toute autre chose et si
l'enfance a pris du temps à trouver
place en moi je pense voilà qui est fait
et je suis devenu susceptible au point
qu'on peut me faire pleurer rien qu'en
me prenant la main je traîne en moi ne
sais quelle santé plus prompte que la
maladie à me faire sentir la mort Tout
m'émeut comme si j'allais disparaître
dans le moment Ce n'est pas toujours
amusant.»*

Durant le séjour de Perros dans mon pays (quatre jours), je vais avoir la chance d'être son compagnon. Pour mordre au soleil, pour rentrer dans la danse avec le figuier, pour rire le matin dans la chute d'un jasmin sous l'hirondelle, pour s'assoupir dans les crinières et les ombres de la mer, je vais l'accompagner...

J'étais avec Georges Perros à Tunis tout un jour. Nous avons accordé nos mains sur les arêtes de l'impatience tout un jour. Nous avons ensemble suivi l'eau mirobolante qu'il y a dans les yeux des caravaniers. Et il fallait secouer la poussière sur le sourire de ma ville et appeler les visages de ses bergères... Nous avons marché dans le ventre de la lumière et nous savions bien que le sang maudit absorbe aussi l'arc-en-ciel. Les portes de ma ville étaient d'endurance. La soif de l'olivier, l'acre danse de l'absence criaient de leurs seins du matin et nous laissaient mesurer combien la souffrance se tait. C'était un matin de grande sécheresse blanche où sourd l'errance et je me mis à dire à Perros des poèmes de Sayeb, qui sont de foudre et d'arrogance, des poèmes contre les mufles de la ville, contre les hideurs de ses artifices et contre la corruption, des poèmes de défi solidement édifiés par un paysan, un enfant de Jaykour et de tous les villages mutilés et verrouillés, enfant de la résistance, de la flamme et de l'amour. Perros aimait le rythme de ces poèmes, saccadés, épiques, convulsifs. Il me demande de lui en dire encore et à chaque fois c'était pour accueillir cette voix, cette musicalité de Sayeb avec fraternité; «c'est fort, me dit-il, d'où cet homme a souffert»...

Dans une ruelle commerçante du vieux Tunis, un marchand de parfums prit Perros par la main et y déposa quelques gouttes d'essence de santal et de musc. Par ce geste, Perros fut ému et invita l'homme à venir prendre le thé dans un café voisin. Il dit qu'il aime trop la rue, la vie dans la rue et me présenta au parfumeur comme étant son ami pécheur ; «Les pêcheurs sont des marcheurs inoubliables», dit-il. Et il nous parla du Finistère, de la vie humaine rétrécie, des usures, de la

mer-idée, de la mer-usine, de la mer-réfrigérateur et je parlais des longues veilles sur les sardinières, du vent du nord, des hommes perdus, des dauphins, de l'attente, de la pauvreté, de la mer houleuse et dévoreuse... «J'ai besoin de respirer de la mer. et pas n'importe laquelle, celle-ci et pas une autre», dit-il...

Perros évoqua une tournée théâtrale au Caire du temps où il était à la Comédie Française. Il dit qu'il doit à cette ville sa rencontre avec Jean Grenier, l'ami qu'il accompagnera jusqu'au bout... Il parla de Gérard Philipe et de leur amitié, de leurs travaux communs au Conservatoire d'Art Dramatique et d'un séjour que le grand acteur fit à Tunis et qui le marqua. «L'amitié est notre épreuve», dit-il. Je sus que le Caire avec Venise sont, plus que tout autre lieu, ceux qui restèrent fixés au tympan de son esprit voyageur. Les éclats de voix de Tunis l'écumeuse lui rappelèrent les étendues des chansons du Caire qui le firent tanguer, le T.G.M. la mélancolie remuante d'un voyage en chemin de fer à travers l'Italie. C'est dans le T.G.M. qu'il me parla pour la première fois de Douarnenez, de sa femme Tania, de leurs enfants et de l'étonnement et de l'inquiétude qui sont les siens face à l'amour qu'ils lui portent.

*«En fait je m'étonne qu'on m'aime
assez pour m'attendre le soir
et quand je rentre c'est toujours
inquiet de ne pas trouver
la femme et les enfants que j'ai
que j'ai la drôle d'expression
pour moi qui me sens si peu être
alors j'existe et Von me voit
Alors je suis époux et père
Alors ma vie a sens vivant
Quand mais quand pourrai-je m'y faire»*

Il me raconta que dans la nuit du samedi, juste avant qu'il ne vienne à Tunis, il se fit maltraiter par des policiers qui prétextant tapage nocturne lui infligèrent la Honte. «Ce qui est horrible chez les hommes politiques, comme chez les flics, c'est qu'ils donnent l'impression d'avoir été faits pour ça», dit-il.

La rue Ezitouna, debout sur sa foi et sur sa faim, nous avait retenus. Avec complice fraternité, Perros s'y est mis à parler d'Artaud. De la pestilence dans les nerfs d'Artaud, de l'étincelle cinglante de ses douleurs. Il l'appela «grand seigneur de la misère». Si l'Occident qualifie d'hermétique l'œuvre d'Artaud, me dit-il, c'est bien pour mieux l'enfermer dans sa non-audibilité, pour mieux l'anéantir. «L'hermétique doit être absorbé par le simple. Hölderlin le savait. Et Artaud», dit-il. Selon Perros, Artaud plus que quiconque exigeait du théâtre qu'il devienne une fonction aussi rigoureusement organisée que la circulation du sang dans les artères. Et par dessus tout c'était pour lui un affrontement de l'isolement dont l'issue ne semblait être que l'explosion. Perros me dit qu'Artaud a élevé le théâtre à son rang de fonction religieuse. «Le théâtre, ce fut l'église», dit-il.

Il vint dans la chambre de Renée Brianti boire du thibar rouge chauffé dans un coin blanc sur un canouin hilare. Et entre la chevauchée, d'une chanson éperdue et la saveur d'un fruit, il lança de vive voix, de toute sa foi, «Zone» d'Apollinaire. «La poésie est à l'ordre de la nuit», dit-il.

Georges Perros est parti de Tunis pour le Finistère, le 27 Juin 1971, au matin. J'étais allé le voir une dernière fois chez Lorand Gaspar où il habitait.

*«Et je quittais mes amis, que j'aime bien Qu'il
m'est difficile d'aimer tous à la fois... Je quittais
mes amis dont j'ai besoin Et qui me font
souffrir comme un pays,»*

En Mai 1974, une lettre : Douarnenez. Il pleut sur le port. Les mouettes rentrent (où ?). Les poèmes aussi sont faits pour être brûlés...

18 Novembre 1977 ; Sortie du métro Bastille. Le Génie tend une bouche désu-ette vers les rafales du ciel cadennassé. Il tombe un gibier de ténébreux et d'inversés sur les crissements des bolides. C'est au déclin de l'espérance. Fumée et nausée. Mémoire tremblante sur la pierre dépouillée le long du froid vaste. Dogue somnolent aux pieds de la dame-cent-francs-tout-compris au tournant de l'hôtel du Génie. «Lolo, ça marche les affaires». Sourire projetant dans l'air dur la bulle enflée de la dernière bière et les serpents détalent de la perruque astiquée ; «Ce n'est pas facile, mon pauvre, merci... Casques scintillants des loulous frêles sur la rougeur des tables du café Dupont, Makrouds renflés dans la vitrine de la gargotte pleine de bâfreurs. Tête flamboyante du pays natal. A peine entré dans la mansarde la voix de Georges Perros me remplit l'âme :

*« Oui j'espère
que rien de moi ne pourrira
sinon loin des hommes de l'homme
que je fus moi-même amoureux
des autres mais si solitaire. »*

La voix de Perros : astre de l'absence sur les saisons réunies et qui ouvre le bal à l'esprit. Vague aux mille cœurs roulant d'un feu de spasmes. Voix amie qui donne, réchauffe, refait le lieu, dénude l'exil, ramasse la peine de toute pluie. Le chemin sur Paris peut alors resplendir. Plus rien ne compte que de courir vers la terre d'où émerge la voix dense de l'ami. Je vais revoir Georges Perros et pour la première fois connaître la Bretagne qu'il aime

*«A tel point que si l'on me demandait
Comment est fait l'intérieur de mon corps
Je déploierais absurdement La carte de la
Bretagne.»*

Quelques heures plus tard, me voici à la sortie de la ville du Mans, un carton épingle sur la poitrine : Rennes. Une inconnue, infirmière à Paris, vint me prendre jusqu'au bord de la nuit. Désormais, ce sont des femmes, toutes claires, qui m'emmèneront vers Georges Perros...

Brest. 20 Novembre 1977.21, rue de Siam. Au bar de l'hôtel, elle me ctotoya, une pièce de monnaie grecque au creux de sa main. Bracelet en toc, casquette mauve, elle sort des brumes et des tempêtes. Ses yeux cernés de départs ivres. Ouvrant la main sur la pièce de monnaie : «ça vient d'un matelot. Comme j'aurais voulu le connaître mieux. Seriez-vous Grec, Monsieur ? » «- Non Mademoiselle, pêcheur. «C'est de ce bar de la rue de Siam que je vais télégraphier à Georges Perros, Douarnenez : «Votre ami pêcheur Tunisien voudrait vous revoir ». Et puis je parlerai de Perros avec la gardienne des matelots jusqu'en bas de l'arsenal. Des ouvriers nous inviteront à leur table : lentilles, vin rouge, éclats de rire. Je dis debout un poème de Perros et Thierry, originaire de Quimper, m'ouvrira sa porte et son cœur...

Le lendemain, Tania Perros me téléphona à l'auberge de Brest : «Georges est à côté de moi. Il t'écoute. Il ne peut pas te parler. Tu sais qu'il a subi une la-ryngectomie. Il est à côté de moi. Il t'écoute. Nous t'attendons. Tu viens...»

Non, je ne savais pas que mon ami était malade. Alors il faudrait avancer vers la voix sans voix de Perros... Je ne pouvais m'y faire... Je refusais... Rien ne peut entamer la voix de Perros. Elle brille au-dessus des brisures, des ruines et des catastrophes... J'évoquai très fort son affection pour Kafka (lui aussi cancéreux) et dont il dit : «J'aurais donné ma chemise, cousue d'or, pour connaître Kafka. L'aimer. Vivre en même temps que lui. Je tuerais avec plaisir ceux qui déblatèrent sur son angoisse morbide. S'ils n'existaient, Kafka n'aurait pas existé. «Moi aussi je donnerai mon or pour atteler les pulsations de mon chemin à la voix vivante de Georges Perros. Elle ne peut s'affaler, cette voix, ne peut être balafnée, liquéfiée, liquidée... C'est le fanal dans la désespérance, cette voix, l'humus de la seule tendresse, la grappe fécondée de solitudes... Le temps de l'homme, cet «Aliéné authentique», y est suspendu... Je la tiens devant moi solidement, attentivement. Je ne peux m'en départir. L'oubli d'aimer est un cancer... Je reverrai Georges Perros comme un crépuscule chutant sur des cratères dévorées. Non, la voix de Perros ne s'éteindra pas. Je me laverai dans son premier mot, il me retiendra...

Il était dans la rue de Douarnenez, devant le café le Sportex, portant vieux costume de velours côtelé, peut-être le même qu'à Tunis. A côté de lui, au bord du trottoir, la motocyclette. Dès qu'il me vit apparaître, il leva haut ses deux bras et sourit doucement, longuement... Le foulard beige sur sa gorge serré, était une cendre où bientôt la tristesse va s'engloutir... J'entends la voix continue de Georges Perros :

*«Mon désir arde en moi
mais n'a pas d'avenir
et vous me regardez en riant
comme il y a longtemps
mais ce n'est plus le même rire
mais ce n'est plus le même temps.»*

Et il me dit, serein : «Lorand (Lorand Gaspar) a écrit ; Il m'appelle en Tunisie».
Il me dit, amusant : «Toujours aussi fraîches, les sardines».
Il me dit, grave : «Ni Hölderlin, ni Artaud n'étaient fous. Ils simulaient...
Barbarie Occidentale oblige.»
Il me dit, désabusé : «J'ai avalé ma mort».
Cela griffonné sur des bouts de carton blanc, avec en bas, à droite, la gravure bleue
d'un port de pêche mouvementé.

*«Les mots montent jusqu'à mes lèvres
sans pouvoir en franchir l'ourlet elles
restent en tremblement faites pour être
regardées les yeux des autres s'y
consument. »*

Il me demanda des nouvelles de Tunisie, des amis de là-bas. Je lui dis que nous
aimerions tellement qu'il revienne quelque temps chez nous. Sourire puis sur le bout
du carton, ce vers d'Apollinaire : «Soleil cou coupé». «- Georges, il faudrait quand
même venir.» Hochement de tête, puis : «Nous irons à la pêche...».

Au comptoir du café, il me raconta avec grande tendresse que Kafka, malade, né
pouvait plus consommer de la bière, qu'il aimait tant. Alors, il rentra, noctambule et
solitaire, dans les tavernes populaires de Prague et offrait tant qu'il pouvait, de la bière,
à tous : «Ainsi, à sa place, l'on buvait», commenta-t-il.

Il m'invita à monter sur la motocyclette. Et nous nous sommes allés baguenauder,
faire les troquets du bord de mer, à trentes bornes sur la côte... Les tenanciers tenaient
Perros en grande estime. J'ai eu l'impression qu'avec notre arrivée, subitement, on
devenait aussi plus gai. Un vieux pêcheur désigna Perros à la petite dame au châte
rouge à qui il tenait langoureuse conversation et dit. «C'est le monsieur du théâtre
Parisien». Et Perros, comme sur une scène, salua...

Il arrêta sur une falaise où cassait le vent... Devant nous, la mer déserte, la mer
glauque, nourricière et hautaine de la Bretagne, les rochers bleuâtres, les mouettes
criardes... De son pas chaloupé, il avança vers les récifs et d'un geste royal - j'ai hésité
avant d'employer ce mot mais c'est le seul qui me paraît juste-, il me fit signe de voir.
Voir sa Bretagne, et sa pudeur, sa brûlure et sa détresse....

*«Il faut que je te retire de moi, la Bretagne,
Que je t'arrache comme une grosse dent,
Que je me fasse mal, essayant
De m'oublier pour que tu vives
Sans moi, sans moi, qui ne peux plus te suivre
Dès lors que je t'aime au présent,»*

Il me parla d'anciennes cargaisons attirées par des phares-traquenards vers les falaises
en temps d'orage, car les villages avaient faim et sur les bateaux, il y avait

de quoi tenir un peu, l'hiver... Il me parla de la fusion extrême de notre temps de
poubelles, de toute la pollution.

D'un troquet vide, il adressa une carte à une amie commune, parlant de lui, il
écrit : «ça penche comme la tour de Pisé.»

Je ne peux oublier le café de la matrone barbue qui surplombe une grande plage
de galets. Dès notre entrée, elle se mit à parler de ses deux fils, l'un sur les bateaux
depuis longtemps, l'autre, musicien et qui est avec elle ; à la maison. Elle appela
comme un déluge ce second fils. Il vint. A moitié sourd-muet et bossu, la cornemuse
sur la poitrine, il faisait des grimaces d'épouvanté. J'ai vu la hâte de Perros de quitter
ce troquet. Il me dit : «Ici, ce n'est plus la vie».

Perros m'emmena dans sa maison de travail. Cette toute petite maison où il «se
cachait pour écrire, pourrait être aussi bien à Patmos...«Je l'ai grâce au maire, me dit-il,
je la loue pour presque rien». Elle m'accueillit avec chaleur, m'ouvrant tous ses trésors...
D'abord j'ai respiré la patience de l'herbe lumineuse du petit jardin, son cactus et ses
fleurs rebelles. «Le jardin de Tania», me dit-il. Cachée par une haie opaque, en bas, la
mer immense... La porte de la maison est basse, ouverte toujours, les vents y ont laissé
des pupilles enflées. A l'intérieur le coeur battant, la dignité farouche d'une vie de
décantation... A peine entrés, il me parla d'Hölderlin et du menuisier Zinnerman, il traça
ce vers du poète : «Mais toi, tu es né pour un jour limpide». La table de travail de Perros
: une planche simple, soutenue par un vieux tronc de cyprès. Dessus s'étaient plusieurs
livres. Je remarquai ceux de Kierkegaard, de Borges, de Butor... Il me donna à lire
quelques pages d'un manuscrit dactylographié : celui d'un poète Tchèque ; inédit en
français. Il me montra ainsi plusieurs manuscrits de poésie que lui adressaient de Paris
les Editions Gallimard. Il me dit : «Ces poètes ardemment viennent ici»... Il m'aida à
monter l'escalier en bois pour aller en haut, au grenier. Là se trouve une lucarne d'où la
lumière drue rentre remplir la petite maison de lignes reptiles et habiter les gestes du
poète. De cette lucarne de splendeur, on peut humer la mer et le jour. J'exprimai ma
joie d'être en Bretagne. Perros me rappela alors que, dix-sept ans durant, il avait dû se
battre sans répit, pour se faire accepter d'ici. «Nous pourrions vivre tout ce temps et plus
dans un lieu donné et personne ne prend le risque de nous connaître», me dit-il. C'était
cela aussi la force intérieure et la lucidité de Perros... Sous une pile de vieux journaux
ficelés, nous entendîmes des petits coups de dents et de griffes. Nous eûmes le même rire.
«Dames souris, mes seules amies», dit-il... Il me donna des recueils de poètes Bretons :
Michel Manoll, Yvon Le Men, Paol Keineg... «Ecrire est le privilège du pauvre», dit-il.
J'évoquai la situation actuelle de la poésie arabe et lui parlait des poètes Palestiniens, de
Negm, d'Adonis... Il me donna son paquet de cartons, au bas desquels est gravé le port
bleu et les fit remplacer par un calepin rayé. Il me dit : «Ainsi tu peux écrire aux poètes,
là-bas. Bien le bonjour»... Puis je lé laissai travailler, achever une correspondance... Il me
retrouva vers le soir, face à la lucarne, les yeux fermés... Nous allâmes voir Tania et les
enfants...

J'ai marché avec le vent de l'aube dans les rues tortueuses de Douarnenez. J'ai
vu les premiers pêcheurs toussoyer, j'ai vu ouvertes leurs mains de houle, leurs
mains bleutées, j'ai vu un mulet jaillir... Je suis allé au café des anciens qui

ont connu tant de dauphins et d'espadons, de morsures et d'usures. On a vite fait de me reconnaître : «c'est l'ami de monsieur Georges»... Lui me trouvera parmi les pêcheurs de Douamenez... Ses lèvres où cogne la flamme : «ça va ? »... Bien après, il me reprit sur la moto... J'ai abandonné mon front à sa colonne jusqu'au croisement des routes... Il me donna son livre «Echancures» et des pommes pour la route. «Bon voyage». Nous nous embrassâmes. Il attendit qu'on s'arrêta pour me prendre. Vint un routier du matin...

*«Que serons-nous dans deux cents ans
Tania Georges vous mes enfants Toi qui
perds ton temps à me lire sinon fantômes
ambulants très loin de leur chaleur
humaine»*

La dernière fois où je vis Georges Perros : c'était au bord d'une route, il avait ce regard un peu flou, il traçait des mots, sur un calepin...

Il va pleuvoir sur toute la route... Christine, jeune médecin à l'hôpital de Nantes s'arrêta pour me prendre. Triste, la doctoresse Christine, native du Finistère. Avant hier elle avait perdu un malade auquel elle tenait fort. «Il allait vraiment mieux et puis ça (montrant la place du cœur), ça a lâché. «Elle dit : «Nous ne savons rien de la mort. Ce n'est pas clinique... Il tombe en syncope et voilà que nous parce que conscients, enfin avec cette conscience que nous ayons d'être, disons il est mort bien mort... A part cela nous ne savons presque rien...»

*«Mourir de même ne me semble ni
injuste ni ténébreux je ne suis pas
né pour me plaire mon état de vie
c'est la guerre qu'un jour je me suis
déclaré»*

Georges Perros nous a quittés le 24 Janvier 1978.

Le 25 Janvier 1978, une lettre du pays : «je te souhaite de regagner ton pays malade...»
... Omy, ils sont morts je me réveille... Dans le ciel il y a les criquets Omy,
Omy, je respire les yeux des coquillages et la rumeur de tes yeux...

La nouvelle arriva le 2 Février par Mounira. Elle posa le journal devant moi sur la table du café de la dèche, à Paris... «Le poète Perros est»... Je suis parti, au Jardin des Plantes, tiens

*«Ici naquit Georges Machin qui
pendant sa vie ne fut rien et qui
continue Il aura su tromper son
monde en donnant quelques
fugitives promesses mais il lui
manquait c'est certain de quoi faire
qu'on le conserve en boîte
d'immortalié Prendre l'air était son
métier.»*

N B Les extraits de poèmes et d'aphorismes de Georges Perros, ci-dessus cités sont tirés de ses livres : Poèmes bleus, Une Vie Ordinaire, Papiers Collés I et III et Echancures.

LETTRE D'AMOUR AUX ANGES QUI N'ECOUTENT PAS

*C'est du fond de l'hibiscus portant le monde
sur ses doigts
et nu jusqu'à la taille, l'arc tendu vers ta voix ;*

*C'est du fond de l'espace enfermé dans mes yeux, sans
papillon, sans rosé, embué par tes yeux... Ah ! c'est du
fond d'un ciel crépusculaire*

*(couché sur un banc remuant de tonnerres,
le sang rongé d'années-lumières) ;
c'est du fond des miroirs brisés que je te vois*

*naître en émulsion rouge et verte à travers
le Sahara fébrile...
(Ici le bombyx fait éclater mes fils !).*

REGISTRE DECROU

*Où allons-nous, mon fils ? Qu'avons-nous fait au diable ?
Toute l'Afrique ici gigote...
Et l'Europe elle-même, cruelle de tout temps,
se retourne d'un bond sur ses atroces viscères.*

*Notre cœur écrasé sous le pavé très dur!
Notre âme avec mon sang dans ton œil qui suppure!
Et moi seul pardi! moi seul dans cette barque,
sans fusil, le couteau ruisselant de ton rire...
Où allons-nous, mon fils ? Qu'avons-nous fait au diable ?
Ici, point d'eau! Nul air! L'horizon est si dru,
si lointain - mais tout est ténébreux !*

que je prends la fiole et meurs avec sourire.

*Malgré le vieil amour, malgré la jeune femme !
Malgré l'outré et la Mère, malgré la terre que j'aime!
Je suis assis dans l'eau torturée où mes nerfs
sans battre la mesure éclaboussent la mer
d'un si faste plaisir, d'une si grave honte
(O Liban déchiré par les dents de tes frères !)
Je suis assis par là, invisible et serein.*

Mais le diable rira, rira toujours en vous.

POUR ALEXANDRE

*Il y a des oiseaux qui tombent de haut et
d'autres qui fuient leur nid*

*Il y a des corbeaux qui décortiquent le grain et
des corneilles et des étoumeaux hâlés, seuls,
toujours noirs...*

*Il y a des oiseaux qui volent encore plus bas que
le plus bas des hommes.*

*Mais le plus bel oiseau est celui qui regarde
fixement le soleil.*

LE JEUNE VOYAGEUR ET LE
FANTOME VIEUX-JEU
(Extraits)

*La ville. Noire de fourmis. Les rats
n'osent plus sortir de leurs tanières
ils ont du mal à avancer
avec tout ce monde !
ils amènent la peste
ils ne résistent pas à 3 jours de jeûne
et, affamés, se dévorent entre eux
Les mendiants
Mon dieu, que de mendiants !
ils ont remplacé les arbres
qui jalonnaient les trottoirs
Mon dieu, quels visages !
Rouilles à force d'attente
Inquiétants à force de patience
J'ai peur...
C'est ridicule, mon petit, c'est ridicule
je sais
je suis moi aussi un mendiant*

*Train arrêté
Il pleut. Depuis longtemps
mouvement, immobilité : même malaise
On va prendre un pot, dis, mon petit ?
On a le temps. Si on se tapait une cigarette
cigarette ? Ça réchauffe, oh oui petit,
ça réchauffe
Vieillard dégueu crasseux face de carême,
tu me les casses !
arrête un ta cheminée, tu m'empêches
de voir les corbeaux*

*Les chers corbeaux délicieux.
Rimbaud en était un
il était d'un beau noir luisant
mais il a attrapé la gangrène le salaud
et on lui a coupé la jambe
et les couilles
remarque il ne pouvait pas faire autrement
dans ce foutu monde
dommage qu'il n'ait pas eu le temps
d'achever son invention
de la bombe atomique
quelle catastrophe !
ça, c'est impardonnable
je le lui ai dit*

*l'autre jour on a pris un verre ensemble
il était rêveur et tout petit et toujours
l'œil espiègle
il avait perdu le goût de l'or
mais les voyelles le tracassaient
toujours au plus haut point
«Arthur, que je lui dis, qu'est devenue
la fille aux yeux de chatte
qui t'a foutu jadis une sacrée frousse ? »
Il eut un rire sauvage en guise de réponse*

et se tut

*Un peu plus tard seulement, il me confia : «Il
n'y a plus de fille. En fait, Il n'y a jamais eu
de filles. Ce ne sont que des fruits de
l'imagination de l'homme destinés à le
distraindre et le faire souffrir. Chaque homme
est un Ulysse qui rêve de sirènes» Ça me
laisse perplexe*

*il a sans doute raison. Car depuis, j'ai
cherché partout des filles et je n'en ai
trouvé aucune en dehors des romans-
photos et des livres érotiques
Que des hommes tous plus ou moins cabossés
tous frileux piteux inquiets moches Moi qui ai
tant cru aux filles ! Moi qui me souviens même
avoir parlé mangé dansé fait l'amour avec des
filles Me voilà tout d'un coup confronté avec la
dure réalité :j'ai rêvé je ne suis qu'un arbre
ambulante et ce soi-disant sexe entre mes jambes
ce n'est qu'un nœud un plus protubérant que les
autres voilà tout Une fois de plus on nous a eus*

*quelle misère de beauté vite, chéri,
un petit flash
quel mignon petit
garçon morveux galeux souvenir de
la Casbah
Au fait, dis, chéri,
où va-t-on se taper un gueuleton,
à l'Aletti ou bien à Moretti ?
Il pleut il pleut bergère mais où sont
les plages d'an tan ?
et la mer la putain de sa mer elle s'est
laissée avoir avec ses poissons
elle n'est plus bleue n'est même plus verte
on lui a ravi ses couleurs
et elle chie du goudron
Hou Hou C'était une chouette journée
mais j'avoue j'aime pas les hibous marins*

*je vis toujours
combien de balles peuvent encore
me transpercer ?
assez, je suppose
assez de place dans ce corps meurtri
assez de petites cavités hospitalières
encore chaudes
malgré le grand froid régnant
ayant gagné mes omoplates tibias clavicules
et les autres
ah mes os !
ah mes reins !
et toi mon cœur petit chien méchant
petit cochon
tu m'agaces
tais-toi
tu es un cas
pathologique*

Bejai'a-Alger, 23.11. '

IL MANQUE L'AMOUR

(Extraits)

TELEGRAMME

*oui
je serai au rendez-vous
mais ne t'étonne pas
si je reste fermé comme une huître
si je demeure muet comme un peuple
aphasique je
viendrai
mais il faut que tu saches il y a
longtemps que j'ai perdu l'usage*

*de la parole
car ici on ne parle plus, on grogne on ne se
regarde même plus, on s'épie ou on se
fusille du regard on ne s'aime plus on se
hait...
alors ne t'étonne pas ami si je reste là
devant toi planté comme une plume
rouillée oubliée
sur un pupitre tu me parleras peut-
être de notre
enfance
de ces mots que j'aimais tant comme des
fruits hors-saison de ces oiseaux en liberté
qui nous amenaient la neige ou le soleil de
ces terres immenses qui prolongeaient
nos corps de ce grand air où nous
voguions plein
les poumons mais tout ça est bien loin
déjà et si je te regarde avec de grands yeux
délavés
comme on regarde un inconnu
je sais que tu me comprendras
ami*

*YOU'LL BE A HIGHWAY IRA VELLER
une main m'ouvrit la route
je ne vis pas son visage
tel un petit chien ébloui par la lumière
je bondis dans le jardin
il n'y avait pas de jardin
des murs
des murs
des murs*

*-jusqu'ou -
bâtis sur le mensonge originel
depuis je parcours ton corps poésie
cherchant en vain
la paix dans la rondeur d'un sein
la mer dans tes yeux bleus d'aveugle
poésie ma putain
ma souillure
poésie trait-d'union
entre la mort et moi*

TERRE REVEE

*viendras-tu
terre exempte d'angoisse
vallée où l'on peut être homme sans
frémir
oasis de soleil
avec de l'eau beaucoup d'eau
avec de l'air beaucoup d'air et la
vérité
éclatera
comme une pastèque bien mûre
nous la boirons nous n'aurons
plus soif de rien
nous danserons sur nos vieux cauchemars
et nous ferons l'amour en plein air sans
fausse honte*

*«JE T'AIMERAI SANS VERGOGNE»
ta hanche
à pleine main
mienne nous irons
par les rues de la ville rongée de haine
et de convoitise fièrement, nous
longerons les trottoirs
sales bordés de phtisiques et de
crapeaux
arrivistes
bouffis et repus et dédaigneux nous
irons tout droit vers les jardins cachés
ou refoulés ou
relégués
aux caves des immeubles vétustés et
minés
par les rats
nous irons
écorchant les regards mauvais bousculant
l'interdit bravant les menaces effaçant de
nos caresses les médisances sourds
parfaitement
aux battements hors-cœur aux
bruits de non-vie car
il fait si beau au pays
de nos corps
nos mains sont si franches si sûres
et nos voix ont le goût de l'été*

DE L'ECRITURE COMME TRANSGRESSION

ECRIRE, QUESTIONNER...

1 - L'écriture a pour fonction le questionnement, c'est à dire le dépassement des limites pâteuses de la raison par la compulsion du désir. Ecrire c'est en quelque sorte interroger, infiniment et sans rupture, déranger voire pétrifier.

2 - L'écriture comme questionnement est une continuité, un écoulement permanent, un devenir intense au seuil duquel échoue la «discontinuité» du questionné, c'est à dire du monde fragmentaire où nous subsistons.

3 - Ecrire c'est faire la genèse d'une vie autre, continuer contre l'habitude d'un monde en miettes, répéter contre l'identification régressive et aliénatrice bref retrouver la totalité de l'être dans le temps.

LA PART DU FEU

1 - Il y a une part de feu dans le travail de l'écriture, quelque chose qui se consume pour renaître et qui se perd aux hasards des singulières rencontres pour mieux se saisir, diffuse dans sa multiplicité, différente mais jamais identique.

L'écriture est un désir qui prend corps, un corps qui prend forme et qui se dépense en signes.

2 - Un livre, on ne le fait pas avec des idées des souvenirs ou des impressions de voyages mais aussi avec un corps qui vibre.

ECRITURE, POUVOIR, EPONGE

L'écriture est une trahison de quelque mouvement, c'est une invitation à la transgression molle d'un dur interdit. On écrit pour fuir le choc, faire passer la répression, dépenser la bête en ange, reproduire l'étouffoir en une infinité de voyages.

Transgresser le code par l'écriture c'est donner une plus grande possibilité à la coercition, c'est faire glisser le pouvoir -monstre-froid sous le masque d'un joyeux pantin. Mais, une fois achevée son activité de déstructuration du discours en vigueur, l'écriture devient pouvoir. Non pas un pouvoir coercitif, totalisant et fasciste mais un pouvoir-éponge, réceptif, ouvert, accueillant. Un pouvoir avide, insatiable et prêt à recevoir toutes les impressions.

TEXTE, EPONGE, FEMME

Le texte-éponge est un texte féminin. Sa réceptivité en tant qu'excessive dépense n'est point passive. C'est l'activité du corps, de la pensée dans le corps.

L'avidité est une manière de «se naître» à la possibilité d'une expérience radicale, celle de l'écriture en tant qu'elle parle le corps, mime le désir et dépense des signes érotiques.

L'écriture-éponge-féminine annonce une nouvelle grammaire, une « descente à pic dans la chair » disait A. Artaud.

PENSÉE DU CORPS

Écrire c'est annoncer une part prochaine, c'est dire que la mort est déjà là, horrible et joyeuse, c'est se vouloir cadavre et se sacrifier pour retrouver le domaine de la pureté.

Écrire c'est aussi dépenser son corps, infiniment, en métaphores, en signes et réaliser la métaphore du corps retrouvé et affirmé même dans la mort.

ÉCRITURE DU DESIR

Le corps gronde entre les mots, assaille les phrases et décide des continuités et des repos. Longtemps gommé dans la marge et consommé en agent de production, le corps force le voile du langage et traverse le discours comme "réalité sexuée, inutile et improductive. La tension du «ça» comme désir insiste et subsiste dans le texte.

C'est l'écriture pulsionnelle qui fait remonter à la surface du texte les refoulés sociaux.

Le langage de l'inconscient est radicalement subversif, dans un temps où la sexualité est coupable et mercenaire.

GENÈSE DU MASQUE

ça glisse à la surface du langage

ça traverse le signe au crépuscule des regards profonds et des hautes intentions.

ça commence ici et là, sur la membrane extérieure, sur la peau : point de convergence et de divergence des sens fous.

ça commence au moment nomade, à l'étendue du moment.

ça dépense et jouit.

ça annonce le printemps à la frontière du geste, à la limite du cri.

ça déplace la loi, transgresse le code et suspend le jugement

ça renvoie à l'indéfini et ça prolifère la déraison

ça, pervers et joyeux, revendique le droit au masque et à la genèse du «pur domaine humain».

VIOLENCE

On ne s'incline pas seulement devant la vérité, mais souvent devant la violente agression du discours.

DISCOURS ET VIOLENCE

On découvre dans certains textes poétiques une violence de langage qui dérange. Subversive et déroutante, cette violence n'est en fait que la remontée en surface de l'affrontement des forces et des intensités contradictoires qui hantent l'espace historique où évolue le poète.

Véhicule de violence et de déchirement politique, le langage du poète ne peut être innocent, même dans ses excès de surréalité.

L'agression du discours est plus sanglante que l'agression physique. Les poètes savent aussi que l'homme fort et dominant est celui qui possède l'information né-

cessaire et le langage suffisant à travestir ses violences en glorieuse chanson de gestes et en mémorable épopée.

C'est pourquoi, leur tâche a toujours été de dé-construire les fabulations raisonnables et de dé-voiler les intentions sous-jacentes aux discours en vigueur.

L'UNITÉ FORMELLE

Le concept d'unité exige le morcellement préalable. Le morcellement lui-même, exige une forme unifiée à son origine. C'est là le secret de tout mouvement historique.

Le texte littéraire est au début constitué de bribes de mots et de phrases avant d'atteindre son unité formelle initiale. Cette première unité est à son tour émiettée, morcelée, disloquée par la critique, puis reconstruite de nouveau en une unité nouvelle : celle de l'œuvre assimilée.

C'est là le mouvement historique de dé-passement permanent qui fait du texte littéraire, bien plus qu'un être ou une histoire, un mouvement en perpétuel devenir.